

7<sup>e</sup> SÉRIE. 2<sup>e</sup> VOL. — N<sup>o</sup> 16

33<sup>e</sup> ANNÉE. — Juillet 1927.



# La Coopération des idées

ORGANE BIMESTRIEL DE LA RÉACTION DU BON SENS,  
SEUL VRAIMENT INDÉPENDANT DES COTERIES,  
DES PARTIS, DES POUVOIRS, DE L'ARGENT,  
ET MÊME DES LECTEURS ET ABONNÉS.

RÉDIGÉ PAR GEORGES DEHERME

## SOMMAIRE :

**Entr'acte.**

**L'ultime phase de la démence occidentale.**

**Revue des opinions, des faits et des idées.**

**Les Livres qui font penser.**

**Table des matières du 2<sup>e</sup> volume.**

Ce Numéro de 48 pages : 1 fr. 50

ADMINISTRATION & RÉDACTION :

**Georges DEHERME, à Aups (Var)**

## ABONNEMENTS

---

Les numéros de *la Coopération des idées* auront le nombre des pages et la périodicité que nécessiteront les circonstances. Le prix de l'abonnement est donc fixé au volume qui sera de 320 pages au moins : soit **10 francs** pour la France et **15 francs** pour l'Étranger.

---

Le régime matérialiste de la prétendue propriété littéraire a généralisé la simonie, la prostitution de l'esprit. En asservissant l'intelligence à l'argent et au nombre, ce régime a été un des facteurs de notre anarchie mentale et morale.

Nous proposant surtout la régénération des opinions et des mœurs, nous ne reconnaissons pas les « droits d'auteurs ». Nous autorisons donc, sans conditions, nous sollicitons même la reproduction de tout ce que publiera *la Coopération des idées*.

---

**Un numéro spécimen est envoyé à toute personne qui en fait directement la demande ou dont l'adresse nous est transmise. C'est nous aider efficacement que de nous envoyer des listes d'adresses.**

**Pour tout ce qui concerne LA COOPÉRATION DES IDÉES, écrire à M. Georges DEHERME, à Aups (Var).**

## La Coopération des idées

### ENTR'ACTE

---

*Le deuxième volume de cette série et cette série même se terminent avec ce dernier cahier.*

*J'avais repris la publication de la Coopération des Idées sous cette forme pour rester en éveil. Il n'y avait vraiment rien à tenter. La démocratie léthifère a tout envahi. Aucun appel hygiénique de la raison et du bon sens n'est capable de provoquer la réaction salvatrice. Sur son trône de dollars, aux sons du jazz tamtam, dévêtue à la Mode, la Bêtise triomphe. Nul héros n'est de force à renverser la Dominatrice universelle.*

*Si j'admire ceux qui ont le courage de clamer dans ce désert d'esprit et de s'agiter dans le vide, je ne puis les imiter. Je m'inquiète surtout du mal qu'ils peuvent faire en lassant les bonnes volontés, en décourageant les espérances, au fur et à mesure qu'elles se manifestent, par l'échec inéluctable. Je ne me mets en route que si je sais où je vais. Partir est trop facile, c'est d'arriver qui importe.*

*Dans ces deux gros volumes, je crois avoir dit,*

*sur les plus angoissantes questions de l'heure présente, tout ce qu'il y avait à dire de positif. Je ne pourrais que me répéter. Or mon propos n'est point d'ameuter des partisans, de suggestionner des somnambules ; mais de faire penser des hommes. Le prosélytisme est à l'âme ce que la contagion est au corps : il ne s'exerce que pour les erreurs, les faux principes qui sont les maladies de l'intelligence et du sentiment. Les apôtres ne peuvent être que des saints, des fous, des fourbes ou des crétins. Il arrive parfois qu'ils cumulent.*

*La publication de cette série de la Coopération des Idées peut donc être suspendue sans inconvénient.*

*D'autant plus que ce n'est pas une disparition, mais une pause. Un entr'acte. On s'arrête seulement pour faire le point.*

*En plus clair : Je pars pour l'Asie (l'Inde, Java, l'Indo-Chine, la Chine et le Japon), et mon voyage durera vraisemblablement dix-huit mois. Les motifs de ce voyage, mes lecteurs les trouveront exposés dans l'article suivant. C'est en Asie que se prépare le dénouement du drame de la civilisation occidentale dont la dernière guerre n'a été qu'un épisode. C'est donc là qu'il faut faire le point.*

*Ensuite, je reprendrai l'action. Laquelle ? Ce que j'aurai vu et enregistré au cours de mon en-*

*quête le dira. J'espère que notre cher pays, alors, commencera de secouer sa torpeur. Docilement, je me laisserai guider par les informations recueillies, par l'expérience et les conjonctures.*

*Dès mon retour, je publierai un cahier-circulaire pour faire part à mes lecteurs des résultats de cette enquête et leur annoncer mes intentions.*

**Ne pouvant faire suivre mon courrier, je prie mes correspondants de ne plus m'écrire après le 25 Juillet.**

*Je remercie cordialement ceux qui m'ont témoigné leur sympathie et prodigué leurs encouragements. On se retrouvera bientôt.*

G. D.

---

## L'ULTIME PHASE DE LA DÉMENCE OCCIDENTALE

---

Certes, la situation de la France dans l'Europe ne laisse pas d'être alarmante; mais celle de l'Europe dans le monde devient tragique.

Péril or, péril rouge, péril jaune : la menace est partout. Et malheureusement, dans la démocratie sans tête, le danger ne provoque le réflexe vital, il ne fait accepter le chef qui organise la défense que lorsqu'il est senti par les paralytiques et vu par les aveugles éternels, — trop tard.

Il est évident que, abêtie par toutes les billevesées de la métaphysique révolutionnaire, endormie par les flonflons de l'éloquencé politiciarde et les bobards de la presse, la masse ne se peut représenter le cataclysme que sera la subversion d'une civilisation millénaire. Le résultat d'une élection, les pitreries d'un baladin de salon, de théâtre ou de parlement, un record battu, le prix des cravates et des bas de soie, le franc perdant ou gagnant plusieurs points, cela frappe davantage l'imagination de nos contemporains que les entreprises guerrières de Tchang Tso Lin, de Tchang Kai Chek, de Feng Hou Siang et la déification de Lénine et de Sun Yat Sen.

Et cependant les signes avant-coureurs, les avertissements des faits n'ont pas manqué.

Ce fut d'abord, en 1900, la révolte des « Luteurs pour la justice et la concorde », les Boxers, puis l'écroulement du plus vieil empire du monde et, en conséquence, la dissolution rapide de l'admirable Cité chinoise.

Naguère, la lyre de Rabindranath Tagore et la parole enflammée de Gandhi galvanisaient les Indes (350 millions d'habitants); l'Islam, avec ses 250 millions de fidèles, partout, s'agitait : des prophètes de carrefours annonçaient la guerre sainte, des souscriptions étaient recueillies en Tunisie, au Caire, dans l'Inde pour Abd el Krim.

Ce foyer ayant été recouvert d'une légère couche de cendres sanglantes, aussitôt un autre flamboie. Cette fois, c'est la Chine, toute la multitude jaune (400 millions d'affamés) qui se soulève. Les 50 millions de Japonais, il est vrai, désorientés (c'est le mot) par les pires divagations occidentales, paraissent se ranger du côté qui leur semble encore représenter la force. Mais jusques à quand ? Ne se réservent-ils point, quand les conjonctures seront plus favorables à leurs desseins, pour être la tête coordonnatrice qui fait encore défaut à la cohue asiatique ? Ce n'est pas de la littérature que faisait M. Skuta Choko, traducteur de Nietzsche et fondateur de la Ligue orientale de Tokio, avec le concours des Américains de la Y. M. C. A., quand il écrivait en 1924 :

« La civilisation occidentale enfoncée dans le matérialisme est à la veille de sombrer. Notre ligue n'aura de raison d'être que si elle entreprend de renouveler la vie de l'humanité. Ce qui s'impose c'est d'orientaliser encore une fois le monde. . . La paix et le bonheur ne seront assurés aux hommes que le jour où l'Asie vaincra les Blancs, afin de les ramener à la véritable civilisation qui est spirituelle et non matérielle. »

Et le vicomte Torio ajoutait :

« L'égalité dans la paix ne pourra jamais être atteinte, tant qu'elle ne sera pas édifiée sur la ruine des États occidentaux et parmi les cendres des peuples européens du passé. »

Comme le remarque M. Paul Valéry, « l'Europe n'est qu'un petit cap du continent asiatique ».

La population blanche, qui représente à peine le tiers de la population planétaire, double, sans participation de la France, en quatre-vingts ans, la jaune en soixante ans et la noire en quarante ans.

La xénophobie asiatique est surtout ethnique, celle des Musulmans, plus farouche encore, est religieuse. L'Islam, avec son monothéisme simpliste, est la seule religion qui fasse encore des conversions quasi spontanées en masse. Il se diffuse rapidement et rassemble les races les plus diverses de l'Inde et même du Yunnan et de Java au Maroc. Naturellement, ses partisans n'ont qu'un nationalisme rudimentaire, ils forment une « communauté » (*omma*) dans



laquelle se confond le temporel et le spirituel et qui est cimentée surtout par la haine de l'infidèle, du *roumi* (romain).

Tous ces ennemis déterminés de la civilisation occidentale se tournent d'instinct vers le bolchévisme. Et celui-ci répond à l'appel de sang. Moscou forme des officiers jaunes. Les cours de l'Université Sun Yat Sen sont suivis par 600 jeunes Chinois. Les bolchéviki rêvent l'absorption de l'Europe par l'Asie : l'Eurasie, que dominerait sous le signe de Lénine la pullulante multitude asiatique. C'est l'aboutissant logique de la démocratie qui confère toute souveraineté au nombre.

Quatre mille ans sans révolution sociale et religieuse. Une société, non pas immobile, mais évoluant lentement, sagement, dans son sens, et seulement pour mieux s'adapter. Des lettrés, des artisans, des agriculteurs, pliant leurs désirs aux possibilités naturelles. Comme lien de cet immense Empire, la famille indépendante et fortement constituée dans le culte des ancêtres et de la nature. Bref, un peuple pacifique, presque sans histoire, c'est-à-dire heureux.

Telle a été la société chinoise jusqu'au 12 février 1912, quand fut proclamée la République. Depuis, ce n'est plus qu'un immense chaos sanglant. La démocratie triomphe. Et donc, Madame la Mort.

L'anarchie occidentale fait tache d'huile. Elle a pénétré peu à peu par la fissure qu'avait faite

les partisans de Lao-Tseu, les tao-sse, ou sectateurs de la raison, depuis 2500 ans, et le bouddhisme depuis 1900 ans. Ce sont ces éléments métaphysiques, d'origines étrangères — Lao-Tseu ne peut être chinois — qui ont suscité les premières divagations dissolvantes.

Les préceptes du grand Confucius sont la plus haute expression de la sagesse fétichiste. Or le fétichisme, base de la raison concrète ou pratique, est spontanément, nécessairement universel. Il eût préservé la Chine de la calamiteuse démocratie, pour l'amener graduellement à la positivité progressive et définitive. Il y avait des écoles Auguste Comte en Chine, et M. Albert Maybon, dans un récent ouvrage, *Le Japon d'aujourd'hui*, note ceci : « Les confucianistes qui firent la Restauration (en 1868) connurent de bonne heure le comtisme par des ouvrages venus de Hollande; attentifs aux faits et aux lois, ils crurent voir dans cette doctrine étrangère la réflexion de leurs propres conceptions. »

C'est ce qui explique l'échec des missions religieuses, c'est vraisemblablement ce que comprirent les jésuites au xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles qui avaient commencé une belle œuvre sociale en ne retenant du catholicisme, pour leurs catéchumènes, que le fétichisme de base et la positivité de fin. Mais les dominicains, inquiets de ce relativisme fécond, au nom de leurs principes théologiques, dénoncèrent la mission au pape. Celui-ci rappela les jésuites et les remplaça par les dominicains. L'Église ne gagna pas ce que perdit l'humanité. Désormais, le catholicisme

n'eut plus aucune influence en Chine. Plût au ciel qu'il en eût été de même des idéologies métaphysiques. Mais la voie de celles-ci avait été ouverte depuis trop longtemps par les tao-sse et les bouddhistes. D'ailleurs, l'Occident devait intervenir pour y mettre bon désordre.

L'anarchie ne se peut contenir. Quand le Robespierre à pied n'a plus rien à détruire autour de lui, le Robespierre à cheval ou sur cuirassé surgit. La démocratie est un article d'exportation et qui s'impose par le canon. Elle est furieusement apostolique.

Ce fut donc, en 1842, la guerre de l'opium entreprise par l'Angleterre dont le mercantilisme avide ne date pas seulement de la grande guerre. Le reste suivit.

La colonisation est le devoir des civilisations supérieures. Mais il faut l'entendre comme un effort conscient vers un ordre plus complet, une aspiration à l'unité humaine, — non comme un moyen de lucre et de domination temporelle ou même spirituelle.

C'est la colonisation française, non, certes, la chimérique et désastreuse colonisation démocratique d'assimilation des débuts, mais la colonisation positive d'association, qui en a été, jusqu'ici la meilleure expression : en Algérie, en Tunisie, en Indo-Chine, en Afrique occidentale comme au Maroc. C'est elle qui a obtenu, avec les moindres rendements économiques, les plus appréciables résultats humains.

Malheureusement, rien n'est plus faible que le régime politique de la France, rien n'est plus funeste que les faux principes qui l'ont établi et le maintiennent.

La question se pose de savoir qui a le plus contribué au bouleversement mondial, du brutal orgueil boche, de la cupidité anglo-saxonne, du sauvage fanatisme slave ou des chimères françaises. On sait, à tout le moins, quels torrents de sang fait couler l'humanitarisme verbale des pacifistes bellifères.

L'Asie ne déversait plus le trop plein de ses multitudes sur l'Europe. Avant qu'elle ne fût abattue par la Révolution de 1917, la Russie était une barrière. Ainsi, cette moitié formidable de la population humaine restait plongée dans la torpeur, le nirvâna de ses hallucinations mystagogiques, de son matérialisme et de son opium. Périodiquement, la famine éliminait le surcroît et rétablissait l'équilibre démographique, il y a soixante ans, le Japon jouissait encore de l'ordre féodal.

Mais, de plus en plus âpres, de plus en plus audacieuses, intervinrent les convoitises désordonnées, moins encore des États européens que des trafiquants qui sont de plus en plus maîtres des États démocratisés.

Pour en faire des clients quand même, on introduisit chez les Asiatiques tout ce qui pouvait dénaturer ces âmes quiètes, ébranler leur statut social millénaire; on les arracha aux

pacifiques travaux agricoles qui les nourrissaient afin de pourvoir les usines de main-d'œuvre ; pour leur vendre de l'acier, on les militarisa, on leur apprit la science de tuer. C'est la même aberration dont l'Angleterre donna l'exemple pendant les trois premières années de la guerre en permettant à ses marchands de ravitailler l'Allemagne.

Le Japon s'industrialisa rapidement. Et il connut dès lors le paupérisme, le chômage, les krachs financiers, il eut un prolétariat aigri, une classe moyenne révolutionnaire, un parlement, une presse, une littérature et un art extravagants, bientôt il aura le suffrage universel. Mais c'est ainsi qu'il put s'armer et vaincre la Russie en 1904. Ce fut la première grande victoire des Jaunes sur les Blancs. Ce ne sera pas la dernière.

L'Inde elle-même s'industrialise.

Néanmoins, c'est la Chine surtout qui exacerbe la compétition des cupidités.

Dans une étude qui a paru dans *la Révolution prolétarienne* du 1<sup>er</sup> mai dernier, M. R. Louzon, toujours fortement documenté, écrit :

« L'industrialisation de la Chine, qui ne consiste encore qu'en quelques filatures à Shanghai, une usine métallurgique à Hanyang, et 10,000 kilomètres de chemin de fer, n'est que tout à fait à ses débuts : ses possibilités sont immenses. Elles sont d'un ordre auquel il n'y a rien de comparable en Europe et en Amérique. »

En effet, la Chine a du charbon en abondance, même en surface. Son principal bassin houiller du Chansi s'étend sur 700 × 400 kilomètres et recèle 630 milliards de tonnes d'antracite et autant de charbon bitumeux. « La production mondiale étant annuellement de 1,200 tonnes, ajoute M. R. Louzon, ce bassin pourrait fournir à lui seul aux besoins du monde entier sur la base actuelle, pendant plus de dix siècles. » Oui, peut-être; mais — ce que cet économiste révolutionnaire omet d'ajouter — la base actuelle n'est fixée que sur la possibilité de l'extraction actuelle. La folie ploutoniste ne se règle pas. Et plus on extraira de charbon, plus on fera de l'acier, plus on fabriquera de cuirassés et de canons, plus on gaspillera la houille, et moins on produira de riz et de blé.

De plus, la nombreuse et économique main-d'œuvre chinoise retient l'attention des ploutomanes esclavagistes. //

« Ajoutons, remarque M. Louzon, que le Chinois est extrêmement apte au travail métallurgique, comme l'ont constaté, non sans étonnement, les ingénieurs de Cockerill lorsqu'ils mirent en marche la première et jusqu'à présent seule usine métallurgique moderne de la Chine, l'usine d'Hanyang. »

Mais ce ne sera pas l'Occident qui profitera de cette exploitation. M. R. Louzon le fait observer dans sa conclusion :

« On ne fait pas sa part au *progrès* : dès que celui-ci a pénétré quelque part, il finit, quoi qu'on fasse, par

produire toutes ses conséquences. De même que le jour de l'an 1853 où le commodore américain Perry obligeait de force le vieux Japon agricole et féodal à ouvrir ses ports au commerce américain, l'Amérique créait son rival du Pacifique ; de même que du jour de cette même année où le premier train roulait sur le sol de l'Inde, l'Angleterre créait le concurrent qui est en train de tuer son industrie de base ; de même lorsque dix ans auparavant cette même Angleterre ouvrait à coups de canons la Chine à l'opium de l'Inde, elle créait la puissance métallurgique et houillère qui la dévorera, elle et l'Europe. Il y a, sinon une justice, du moins une logique immanente.

« L'Orient vaincra, et, profitant de l'expérience des classes opprimées d'Europe, conformément à la prophétie de Sun Yat Sen, il apportera *une nouvelle civilisation au monde.* »

On voit que les marxistes ont la même conception absurde du progrès que les capitalistes. Ils ne comprennent point que le vrai progrès n'est que le développement de l'ordre dans toutes les catégories.

Sans doute, c'est l'industrie qui fait le plus d'argent, ce sont les ouvriers qui obtiennent les plus hauts salaires nominaux ; mais nul ne se demande qui nourrira les hommes quand tous les travailleurs ne seront employés qu'à fabriquer des automobiles, des rails, des mitrailleuses, des gaz asphyxiants, des parfums, des parures, des soieries, etc. ...

Si le socialisme et le communisme préparent « une nouvelle civilisation », c'est seulement

parce qu'ils épuisent les conséquences extrêmes des faux principes de ce qui va périr.

En 1860, Pierre Laffitte disait judicieusement, dans son admirable cours sur l'ensemble de la civilisation chinoise et sur les relations de l'Occident avec la Chine :

« La notion du progrès ne représente plus en Occident qu'un développement matériel sans frein et sans limites. Il s'agit maintenant de produire beaucoup et de consommer davantage : voilà l'essentiel. Qu'il surgisse une modification quelconque, surtout matérielle et profondément perturbatrice, elle est immédiatement justifiée : c'est le progrès ! La notion de progrès est actuellement une sorte de justification automatique et stupide de tout événement quelconque, pourvu qu'il trouble une situation existante. Si vous voulez conserver un état de choses existant, en science, en industrie, en politique, vous êtes rétrograde ; mais si vous voulez troubler un ordre déterminé, vous êtes progressif. La prépondérance croissante d'une telle notion devient de plus en plus dangereuse. »

Ce pernicieux préjugé n'est pas spécifiquement occidental. Il est tout récent. Il naît avec le machinisme, il s'implante et se propage avec le développement rapide du machinisme. Cependant, le mot de « civilisation », que Turgot employa le premier et que le Dictionnaire de l'Académie n'admit qu'en 1835, se répète sur tous les tons. Il semble que, dès lors, la société soit comme les malades qui, désespérant de tous les remèdes, ont recours au système Coué d'auto-suggestion. A mesure qu'elle se barba-



rise en se matérialisant, elle ânonne sans répit : « Je me civilise, je me civilise de plus en plus, aujourd'hui plus qu'hier et bien moins que demain. » On verra bien, — demain !

Le machinisme est-il donc la cause directe, efficiente de la décadence occidentale ? — Non pas. Mais le malheur fut qu'il a pris sa formidable extension alors qu'achevait de s'épuiser la spiritualité qui eût dû contenir, modérer, diriger vers des fins humaines, en un mot canaliser ce torrent dévastateur. C'est en analysant ce phénomène morbide que Karl Marx a élaboré sa théorie révolutionnaire du matérialisme historique : « La production économique et la structure sociale qui en résulte nécessairement forment, à chaque époque historique, la base de l'histoire politique et intellectuelle de cette époque. » Cela n'est vrai qu'aux temps d'anarchie générale. Le matérialisme historique est pathologique. Il ne s'applique qu'à la maladie. Le marxisme est la doctrine de la décadence et de la barbarie.

Il faut que les intellects soient tout à fait obnubilés pour que l'industrialisme puisse être considéré, aussi bien par les socialistes marxistes que par les capitalistes, comme la principale et presque la seule activité productive.

Sans doute, le démocratisme qui y pousse s'en nourrit par l'argent que l'usine procure et le nombre qu'il assemble. Le travail agricole qui rapporte en moyenne, pour un capital et un

travail équivalents, trois fois moins d'argent et qui n'agglomère pas des électeurs ou des émeutiers est peu favorable à l'exploitation et à la démagogie.

On cherche, il est vrai, au moyen des cartels internationaux, à contenir les excès de la production industrielle. Mais l'or, non plus qu'aucune force matérielle, ne saurait se régler par les volontés qui en dépendent ni par des conventions d'intérêts antagoniques. A cet égard, la dernière Conférence économique de la Société des nations est d'une bouffonnerie qui dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Le record de la turlupinade a été battu par les délégués américains, qui, étant pour le compte de leur pays d'enragés protectionnistes, ont adjuré les États européens, au nom de la liberté, de la justice, de la paix naturellement, de se convertir au libre-échange.

Il en a été comme pour les nombreuses Conférences politiques qui se sont succédé, à notre dam, depuis l'armistice. Dans celles-ci, il s'est toujours agi de persuader *les autres* nations de désarmer. A la conférence économique, on voulait décider *les autres* à réduire leur production et les droits de douanes. *Les autres*, il va sans dire, ce sont naturellement les plus faibles. Et l'on peut être assuré, malgré les apparences, qu'il y a d'autres procédés que l'éloquence pour obtenir ces résultats. Notamment, ceux qui sont propres à la démocratie : la corruption et le chantage de la violence.

Parmi les éléments de perturbation mondiale, les U. S. A. se placent désormais au premier rang. Dollar oblige.

*L'Information* notait récemment :

« N'est-ce pas Page qui écrivait en 1913 à Wilson :  
« L'avenir du monde est à nous. Qu'allons-nous faire  
« lorsque bientôt la domination du monde va tomber  
« entre nos mains ? » Et en 1914 : « Que ferons-nous de  
« cette Angleterre et de cet Empire prochainement,  
« quand les forces économiques auront mis entre nos  
« mains la direction de la race ? »

« De telles doctrines conduisent inévitablement à une « politique impériale ». Les Européens prononcent : « impérialiste ». Les Américains écrivent : « impériale ». Politique patiente et multiforme, qui a mis successivement la main sur toutes les routes utiles, qui a pris Porto-Rico à l'Espagne, a acheté les Iles Vierges au Danemark, a soumis Cuba à sa tutelle financière, a annexé indirectement Haïti et Saint-Domingue, s'est installée sur toutes les bases navales, îlots qui commandent les canaux présents et futurs des isthmes centre-américains, réduit les Républiques de Guatemala et de Panama à l'état vassal, fait traverser cette dernière par une route maritime, prolongement vers le sud du territoire des États-Unis, poursuit sur les nations vaguement libres de l'Amérique centrale les efforts bientôt séculaires d'une ingénieuse domination.

« M. Calvin Coolidge entreprend de justifier cette politique dans les deux seules Républiques du Centre-Amérique qui résistent encore à l'emprise de la « diplomatie du dollar ». Il n'a réussi à leur imposer ni ces conseillers financiers qui préparent déjà la vassalité de Haïti, du San-Salvador, ni ces trusts agricoles

qui confisquent — pour l'exportation des bananes — les terres du Honduras, ni la cession de ces points stratégiques qui rendraient inutile toute résistance du Costa-Rica. Le Mexique prétend être maître de ses gisements de pétrole, et, tout en acceptant la collaboration du capital nord-américain, fait des lois pour conserver la propriété de son sol. Le Nicaragua revendique le droit de disposer de ses côtes et, s'il admet le futur canal, qui doublera le Panama, il ne voit pas dans la construction future une raison suffisante pour aliéner ses libertés. Bien souvent les principes américains se confondent avec des convoitises particulières, et les journaux, le Sénat ont déjà levé un coin des voiles pudiques, jetés par le gouvernement de Washington, sur les scandales Doheny. »

C'est pourquoi le président Calvin Coolidge, dans un discours prononcé à *l'United Press*, déclarait ingénument : « Le monde sait que le génie de l'Amérique la prédestine à défendre les droits universels de l'humanité. »

Hypocrisie ? ruse ? — Plutôt bêtise. Le mythe grossier de l'or abrutit. Cela est remarquable en France, plus encore ailleurs, surtout aux États-Unis, où l'on va jusqu'à imaginer que les âmes se fabriquent en série comme les autos Ford. On sait ce que les missionnaires de la Y. M. C. A. ont fait, à coups de dollars, pour « défendre les droits universels de l'humanité » en Chine et au Japon. Il ne faut pas l'oublier : Croyant se substituer aux autres nations trafiquantes, les États-Unis se sont alliés aux bolchéviki pour exciter la xénophobie, — trop justifiée, hélas ! — du Jaune.

La conséquence de cette autre « grande poli-

tique », qui rappelle, dans un autre ordre, celle que vient d'inaugurer le Vatican de plus en plus américanisé, ç'a été que, dans la bagarre, la racaille et la soldatesque chinoises n'ont pas distingué entre « les diables blancs ». Les Yankees qui se trouvaient là et les Anglais ont éprouvé également les vertus du dollar et la bonne qualité des armes et des munitions qu'ils avaient fournies. Le mercantilisme et la Bêtise ont leurs martyrs, — ridicules.

Les civilisations meurent de sclérose cérébrale. Apès tant de crises congestives, il semble que l'Occident ne peut plus guérir. Il sombre dans le gâtisme dément, il se dévore lui-même. Ses sentiments, ce qu'il prend pour ses idées, ses mœurs ne sont plus que des modes, des rites grégaires, quasi mécaniques. L'imitation et le psittacisme propulsent seuls son agitation et son bavardage. Les extravagances même de l'art et de la littérature qui visent à l'originalité ne sont que des reflets retournés. La véritable originalité dans le bon sens est exceptionnelle et fait scandale. Les meilleures intentions, les plus hautes aspirations conspirent au suicide.

Aucune illusion n'est possible. On est au terme du processus morbide : une dernière rupture d'artère, et ce sera l'apoplexie.

Le stupide fétichisme de l'or a été, dans le croissant désordre économique mondial, ce que

l'abject culte du nombre fut dans la dissolution politique des États. Ce sont les deux faces de la démocratie universelle.

C'est par la monnaie raréfiée, en l'accaparant, que les financiers et les États-Unis émettent la vésanique prétention de dominer le monde. Ils sont soutenus tacitement par le formidable parasitisme que l'anarchie sociale a suscité.

L'or est un moyen d'échange insuffisant et qui triche. Il paye avec prodigalité des services inutiles et même nocifs, il corrompt, il entretient le parasitisme ; mais au détriment du travail le plus utile à l'ensemble. Ainsi, il fausse les rapports de valeurs.

Karl Marx avait raison de dénoncer l'iniquité du « travail non payé ». Mais son révolutionnarisme asiatique, qui lui faisait prendre l'anarchie pour l'état normal des sociétés civilisées, lui cachait ce que voyait si clairement Proudhon. La rémunération honnête du capital actif n'est pas prélevée sur le produit du travail, puisque ce capital, comme l'intelligence et le savoir, participe à la production. A cet égard, il est évident que le capital actif, le talent et le travail associés sont également exploités par les monopoleurs de la monnaie. Il y a, de plus, je le répète, un déséquilibre désastreux dans la production et qui est provoqué par la monnaie-marchandise, laquelle, de plus, surfait la valeur du produit industriel par rapport au produit agricole.

S'il n'y avait pas les lois d'airain qu'ignorent ou dédaignent les légistes, les économistes de

l'Institut et les financiers, tous les producteurs seraient dépossédés, réduits en esclavage. C'est d'ailleurs ce qui est tenté en France, présentement, avec le concours de M. R. Poincaré, au moyen du Fisc en délire, et d'abord pour alimenter l'insatiable Trésor parlementaire et payer le tribut de vassalité, pendant 62 ans, aux U. S. A., dispensateurs simoniaques des grâces du Dieu-Dollar.

Le phénomène morbide du « travail non payé » est donc beaucoup plus complexe que ne le pensait Karl Marx et il ne comporte pas ses conclusions révolutionnaires.

C'est surtout la puissance mystique que la démocratie a dévolue à l'or qui a provoqué l'industrialisation à outrance au détriment de l'agriculture. Mais il faut des débouchés. Mais il faut une main d'œuvre. C'est ainsi que ces temps auront connu les guerres les plus atroces, ainsi que s'est formé un prolétariat sans lien social, aigri, envieux, et ainsi que l'Asie et — bientôt — l'Afrique, s'appêtent à se ruer sur une civilisation exténuée, désemparée, décérébrée.

L'anarchie est épidémique. Aucune région n'y échappe. C'est pourquoi toute tentative de reconstitution partielle — politique, économique ou sociale — est purement utopique.

Un pays, par exemple, qui voudrait équilibrer sa production — ce qui est la condition primordiale du rétablissement de l'ordre social, — il se ruinerait et se livrerait. Il lui faut,

pour se maintenir quelques jours encore, participer à la folie générale.

Voyez un Mussolini. Il a su exalter le sentiment national et sauver l'Italie au bord du gouffre bolchéviste. C'est un politique de génie et d'une admirable énergie. Il a libéré son pays de la politiquerie pillarde, de la franc-maçonnerie, de toutes les maffias. Eh bien ! il est obligé de céder devant l'or anglo-américain qui s'empare de toutes les forces de production et réduira bientôt Mussolini lui-même pour détruire son œuvre, plus sûrement que ne le feraient les pires révolutionnaires.

D'autre part, ne voit-on pas, présentement, par les mêmes influences dissolvantes, l'Église, qu'on devait considérer comme le dernier rempart de l'ordre humain, abdiquer le pouvoir spirituel qu'elle représentait encore pour se maintenir contre son propre principe en essayant de saisir quelques bribes de l'illusoire puissance temporelle.

Les racines profondes du mal sont intellectuelles. Ce sont les esprits qui sont démocratisés. Les principes sur lesquels s'édifia la civilisation occidentale ont épuisé leurs vertus animatrices. Il n'en subsiste qu'un résidu délétère. Rien ne le marque mieux que la régression subite que vient d'opérer brutalement le catholicisme. En déclinant, il tend à régresser vers l'absolutisme théologique de ses origines anarchiques. Mais, croyant revenir au divin, il se désocialise. Il se renie. Je crois que je ne puis être suspect de parti pris en cette



matière. Je prie ceux qui me taxeraient d'exagération de se reporter aux récents mandements des évêques, aux articles de *la Croix*, notamment celui du R. P. de la Brière, au volumineux pamphlet que vient d'éditer *la Vie Catholique* : *Non, l'Action française n'a bien servi ni l'Église ni la France*, à tout ce que publie *la Documentation catholique* : on croirait lire des manifestes électoraux, et non les moins vilainement démagogiques.

La démocratie purulente n'exerce pas seulement ses ravages dans le domaine politique. Son pus fétide, pestilent, suinte de toutes parts, son virus est partout, en tout. C'est l'idolâtrie du nombre et de l'argent (monnaie-marchandise).

Plus d'autres distinctions que celles qui s'achètent. Je ne parle pas de celles qui s'obtiennent par l'intrigue ou la servilité, comme les décorations et les titres. Au surplus, cela s'achète aussi.

De là, le luxe vestimentaire, l'imbécile extravagance des modes. Il s'agit d'attirer l'attention, admirative ou envieuse, du plus grand nombre. Cela se répercute dans tous les gestes et les discours. Je le vois autour de moi, dans le village que j'habite. Rien ne se fait qui ne soit reçu par la majorité. Et naturellement, c'est ce qu'il y a de plus bête et de plus grossier. Je le répète, tout devient rite, automatisme, imitation. Les moutons de Panurge, les perroquets

et les singes ont plus de réflexion et d'originalité. Tout tend à l'uniformisation des désirs et des actes pour se passer de jugement et de décision. Le plus haut génie humain aurait moins d'influence que deux ivrognes analphabets. Au surplus, le suffrage universel ne signifie pas autre chose. Et c'est l'essence même de la démocratie.

Un chef de parti n'est pas suivi parce qu'on lui fait confiance; mais parce qu'il flatte les préjugés, les humeurs de chacun. On ne lui obéit pas : on lui commande. Ceci a été dit : « Je suis leur chef, il faut bien que je les suive. »

Quand un lecteur exprime son approbation à un écrivain, ce n'est point parce que celui-ci lui enseigne quelque notion ou lui découvre un nouvel horizon; mais parce qu'il reproduit les propres sentiments de son correspondant. De là une propension à rechercher ces approbations. Le succès est à ce prix. Jamais le « cher maître » n'a été tant prodigué; mais, à part quelques rares exceptions, il n'y a plus que des esclaves du nombre et du succès : histrions ou prostitués.

Ce qui se passe en Chine, la subversion de cette société parfaitement assise sur des principes immuables, et pour qui le progrès n'était vraiment qu'une meilleure adaptation à la nature des choses, le développement de l'ordre, rien ne montre mieux que la démocratie, par sa tendance incoercible à se propager en surface

et en profondeur, est incurable et ne disparaîtra que lorsque, n'ayant plus rien à détruire, elle en sera réduite à ronger, à déglutir ses propres tentacules.

Quand la démocratie pénètre dans une société qui a une base politique, intellectuelle et morale aussi solide que celle du Céleste Empire, elle ne tarde pas à tout perturber. Ici, il lui a fallu trois lustres.

Elle s'insinue à la fois par les idées, l'imitation, les mœurs, le commerce, l'industrie, sinon par la force. Les paresseuses, les intérêts immédiats, les convoitises, la frénésie des plaisirs faciles, toutes les passions égoïstes sont avec elle et la secondent efficacement.

Elle a de plus, comme les invertis, les toxicomanes et les épileptiques crétins de dancings, la marotte, parfois agressive, du prosélytisme. Car les sots sont enclins à considérer comme une injure personnelle tout ce qui n'entre pas dans le cadre étroit de leur niaiserie coutumière.

Ainsi le virus est inoculé à ceux-là même qui prétendent fournir l'antidote. En effet, rien ne peut plus s'entreprendre sans consentir des concessions au nombre et à l'argent. Il n'est pas mille esprits, en France, qui échappent à cette emprise, et ce n'est qu'à condition de se résigner à l'isolement, au silence, à l'inaction.

En résumé, la démocratie est l'annihilation des autorités directrices et modératrices qui contenaient et réglaient ces deux terribles forces matérielles : le nombre et l'argent. Libé-

rées de leurs entraves, effrénées, ces puissances font explosion et deviennent effroyablement destructives. Il est inutile, je pense, de montrer que chercher à rétablir l'ordre par ce qui le ruine est d'une folle absurdité.

Il y faut ce qu'aucune religion — même le catholicisme — n'a pu réaliser jusqu'ici : l'établissement définitif d'une spiritualité œcuménique. Or, en face de l'internationalisation subversive de la métaphysique révolutionnaire, aucune métaphysique conservatrice, aucun théologisme, c'est-à-dire aucun absolutisme ne peut prétendre à l'universalisation constructive.

Le formidable conflit qui se prépare n'est pas simple. Car il met en présence plusieurs masses sociales qui se désagrègent intérieurement. Si l'une d'elles parvenait à écraser les autres, sa propre décomposition interne ne s'en poursuivrait pas moins, sourdement. Et elle ne tarderait pas à se dissoudre dans le chaos. Ni l'or, ni le nombre, ni le canon ne peuvent résoudre « l'immense question de l'ordre ». Voilà le Fait implacable contre quoi rien ne saurait prévaloir.

L'esprit — positif — seul peut et doit s'universaliser. Coaliser les forces matérielles du nombre et de l'argent, comme on s'efforce de le faire à Genève, ce n'est point régler, pacifier ces forces, mais les effrèner et accroître indéfiniment leur puissance tyrannique et calamiteuse.

Il n'est plus temps pour l'ancienne civilisation occidentale de se reprendre, de guérir. Elle s'est vidée de son sang généreux. Elle n'a plus d'âme. La grande guerre fut le dernier avertissement. Il n'a pas été entendu ! L'Occident ne peut désormais être sauvé des puissances dévastatrices qu'il a lui-même déchaînées que par une civilisation tout autre, je veux dire qui sera immunisée par sa positivité essentielle contre l'ochloploutocratie sous tous ses aspects.

L'Occident ne reprendra sa place de direction qu'au moyen d'une politique planétaire d'ordre qui implique une spiritualité constituée par une doctrine unifiante.

Il lui faut reviser ses principes, ses valeurs, ses idées et subordonner ses moyens matériels trop développés au but moral qu'il a perdu de vue. S'il est incapable de renouveler son âme ou plutôt de la recréer, c'est l'Orient, malgré tout moins intoxiqué par la démocratie et son bas matérialisme, qui le subjuguera et prendra sa place. Malheureusement, ce ne sera pas un avancement d'humanité. Les types les plus élevés de la race blanche seront éliminés de plus en plus, et les misérables individualités qui subsisteront connaîtront ce que peut être la domination asiatique et ce que signifie la barbarie, fût-elle rouge — ou jaune.

G. D.

---

## REVUE DES OPINIONS, DES FAITS ET DES IDEES

---

### LES TRAVAILLEURS INTELLECTUELS

Un lecteur me fait part de ces judicieuses réflexions sur la question des « travailleurs » plus ou moins « intellectuels » :

« ... Je profite de l'occasion pour vous parler d'une association qui, en ce moment, fait beaucoup de propagande. C'est *l'Union des travailleurs intellectuels*. On m'avait sollicité d'y adhérer et l'on m'avait envoyé une invitation à une conférence qui a eu lieu à Lyon, dans le grand amphithéâtre des Facultés. MM. Romain Coolus, Albert Thomas et Édouard Herriot ont successivement pris la parole.

« Quelques phrases de la lettre d'invitation m'avaient incliné à me mettre de cette société d'aide aux travailleurs intellectuels. Leur situation actuelle est, en effet, souvent bien précaire. Mais les discours ont eu sur moi un effet tout contraire.

« Les trois orateurs dont j'ai cité les noms n'ont guère fait que des phrases de pure réclame démagogique. Ils ont demandé un statut pour les travailleurs intellectuels et une assurance contre le chômage. Au moment où nos campagnes se dépeuplent au point que certains départements sont littéralement colonisés par les étrangers, italiens, espagnols, belges et suisses, il ne me paraît pas que ce soit le moment de détourner de la terre des hommes qui pourraient y être utiles au pays, à leurs familles et probablement y être plus heureux que dans les situations infimes qu'ils peuvent trouver à la ville.

« Avons-nous, du reste, tant besoin de littérateurs, de peintres, sculpteurs et autres artistes ? Les grands artistes seuls contribuent à la gloire d'un pays et à son influence heureuse à

l'étranger. Les barbouilleurs de toile, les fabricants de romans pour petites filles ou de romans pornographiques ne sont pas utiles. Ces derniers même sont nuisibles, et les premiers ne feront pas mieux que Madame de Ségur, Andersen ou Perrault. Les poètes de cénacle et tous ceux qui font de l'art pour l'art n'ont pas besoin d'être encouragés. Ils ne travaillent que pour eux, et la nation ne leur doit rien.

« Il est mauvais d'appeler à un labeur intellectuel médiocre ceux qui peuvent faire autre chose et gagner mieux leur vie dans un métier agricole, industriel ou commercial. C'est même une erreur que de considérer comme un idéal un État où tout le monde aurait les aptitudes d'un membre de l'Institut. Un tel État ne pourrait vivre. Les bonnes gens d'il y a un siècle qui accrochaient chez eux d'affreux chromos représentant les hommes des diverses professions et mettant au sommet de leur pyramide le cultivateur qui les nourrit tous, au-dessous ceux qui par leur travail produisent les outils du laboureur, le soldat qui les protège, le magistrat qui leur assure la justice et enfin, tout en bas, ceux qui ne font que rendre la vie des autres plus agréables, puis ceux qui se contentent de jouir de celle-ci, ces bonnes gens n'avaient pas un goût artistique bien sûr, certes, mais ils jugeaient les choses avec un bon sens qui trop souvent nous manque. Au fond, une grande partie des travailleurs intellectuels sont des parasites sociaux...

« Le malheur est que vouloir protéger les travailleurs intellectuels et ranger parmi eux toute une catégorie de soi-disant artistes, de soi-disant savants, de soi-disant littérateurs, cela flatte ceux-ci et sert à piper, avec leurs suffragés et leur admiration, la confiance et l'approbation de bien des naïfs.

« Il y a là quelque chose comme la campagne en faveur de l'école unique. Il peut paraître très juste que chacun puisse, s'il en a les capacités, arriver à n'importe quelle situation. Mais, encore une fois, si tout le monde avait les dons d'un Renan, d'un Anatole France ou d'un Victor Hugo et voulait les exercer, la société périrait. Il n'y a donc aucun intérêt à éveiller des vocations qui ne pourront se satisfaire si elles sont réelles. Il y a au contraire intérêt à ne pas éveiller des vocations qui ne correspondent pas aux aptitudes possédées.

« Le préjugé n'est pas tant de s'opposer à ce que celui qui

n'a reçu qu'une instruction primaire reçoive l'enseignement supérieur qu'à croire qu'un mauvais journaliste, un artiste médiocre, un fonctionnaire astreint à une vie de pauvreté et à des besognes subalternes sont au-dessus d'un bon ouvrier et d'un paysan vigoureux, travailleurs et sensés...

« Ce qui pêche actuellement dans notre société, c'est l'équilibre, c'est la mise en place des valeurs, l'emploi des aptitudes réelles. Il est probablement impossible de mettre tout en ordre. Mais, et c'est là à mon avis le grand mérite du positivisme que de l'avoir dit, un pouvoir spirituel peut se rapprocher de l'idéal plus qu'un pouvoir temporel et plus que lui s'opposer au désordre et au bouleversement des valeurs vraies. »

#### LA MONSTRUEUSE INSENSIBILITÉ DÉMOCRATIQUE A L'EXPÉRIENCE

Charles Lindbergh est certainement un brave boy. Un as. Son prodigieux exploit est de ceux qui exaltent la multitude jusqu'au délire. C'est qu'un tel héroïsme n'exige aucun effort de l'esprit pour être apprécié.

La Presse étant l'organe d'expression de la foule, on ne s'étonne pas trop du torrent de sottises épaisses que les journaux — hormis *l'Action française* — ont pu déverser à ce sujet, pendant quelques jours, dans les intellects plutôt vaseux de leurs lecteurs.

Ce fut *hénaurme* ! Si l'abrutissement démocratique n'avait point atrophié, avec le sens critique, la vivifiante faculté de rire, il y aurait eu sûrement des victimes. Le lyrisme déchainé de M. Maurice Rostand surtout eût été des plus meurtriers. Pour ma part, je n'en suis pas encore tout à fait remis.

Les poncifs, les plus rigolos comme les plus sinistres, n'ont pas laissé d'être réédités par la plupart de nos penseurs à la ligne. Et ceux-là mêmes qui outragent manifestement l'évidence.

Retenons seulement ceci :

— *Le héros a proclamé la fraternité des hommes, il a déclaré la paix au monde.*



A lui tout seul. Pas moins !...

Las ! Il a démontré seulement que, désormais, de New-York à Paris et de Paris à New-York, on pourra s'arroser réciproquement de torpilles et de bombes asphyxiantes, — à la prochaine dernière guerre du Droit.

Si, avant 1914, Blériot n'avait pu traverser la Manche, s'il n'y avait pas eu d'avions pendant les cinquante-et-un mois terribles, combien de vies humaines eussent été sauvées ? — Mettons cent mille. Ce n'est pas rien, comme disent les griots de M. Poincaré.

A lire les insanités journalistiques, on se demande si l'on ne rêve pas, si vraiment l'humanité vient d'éprouver — dans sa chair, atrocement — que chaque perfectionnement technique, mécanique ou chimique — notamment celui de l'aviation — ne fait que rendre la guerre plus meurtrière, plus cruelle, en la prolongeant...

L'insensibilité démocratique à la plus cruelle expérience est vraiment diabolique.

#### L'ÉVANGÉLISME ANTINATIONAL, ANTISOCIAL

Cette fois, c'est le protestantisme qui en fournit un monstrueux exemple.

Dans son numéro d'avril dernier, *l'Éveil*, « journal mensuel du groupe des Unions chrétiennes de jeunes gens du Nord », publiait cet articulet :

« Pendant la guerre, deux montagnards des Hautes-Alpes désertaient l'armée française, où ils avaient été appelés par la patrie en danger. Pourquoi ? Douze ans après, à ceux qui les interrogent, ils répondent : « Notre religion nous défend de tuer. » Nous serions tentés de croire qu'ils étaient des lâches, qu'ils fuyaient devant le danger... Non, vous dis-je, ce sont des *forts* !

« Ils ont eu devant eux deux routes à suivre : l'une où appa-

raissait leur devoir, leur honneur de citoyen français, l'autre où étaient l'amour chrétien et la gloire de Dieu. Ils ont choisi la route qui monte au Calvaire, le chemin parsemé d'épreuves, de périls, de honte aux yeux des hommes.

« *Ils ont obéi à Dieu.* »

Je me hâte d'ajouter que beaucoup de protestants ne poussent point l'évangélisme jusqu'à cette anarchique négation du sentiment national. C'est, en effet, le pasteur Louis Lafon, dans son patriotique journal *La Vie nouvelle*, qui dénonce avec indignation ces insanes calembredaines.

C'est d'ailleurs au prix d'une contradiction fondamentale. Car l'esprit théologique est bien tel que l'exprimait Mgr Freppel, dans son *Saint Cyprien* (p. 53) : « La question du salut est une affaire personnelle, et peu importe que la famille ou la cité en soit brisée. »

Les premiers chrétiens, les martyrs comme sainte Perpétue sont imbus de ces paroles inhumaines : « Je suis venu séparer l'homme de son père, la fille de sa mère, la bru de sa belle-mère ; l'homme aura pour ennemis les gens de sa propre maison... Quiconque aura quitté pour moi ses frères ou ses sœurs, son père ou sa mère, sa femme, ses enfants ou ses biens, possèdera la vie éternelle. » Ces divagations ont contribué autant que l'invasion des Barbares à désagréger la société romaine. Elles apparaissent dans les sociétés mourantes.

Mais sur les ruines il faut reconstruire, et le positif s'impose. Au moyen âge, l'Église catholique surgit de ce chaos destructeur, et ce fut pour rétablir une forte discipline sociale et réagir contre cet évangélisme séditieux et incompatible avec tout gouvernement et toute société constituée. Et c'est cette œuvre profondément humaine qui lui vaudra éternellement l'admiration et la vénération des hommes, — quelles que soient les défaillances et les régressions présentes qui marquent son déclin.

## LES RÉSULTATS DE LA DÉMAGOGIE CLÉRICALE

La condamnation de *l'Action française* par le Saint-Siège a été purement démagogique, au spirituel comme au temporel désormais confondus, toutefois avec une prédominance croissante du temporel. D'une part, on flattait la rancune des dévots inhumains contre le positivisme de Maurras et toute positivité, de l'autre, on donnait des gages à l'ochloploutocratie toute puissante. Apothéose burlesque : Mgr Coglione béatifiant Aristide sous le regard attendri de Gastounet...

A tout le moins en est-il ainsi pour la France (et pour le Portugal), car, ailleurs, il y a des forces nationales ordonnées que la « grande politique » sait respecter congrûment.

La démocratie chrétienne — en France — s'agite donc beaucoup. Les élections approchent.

Dans *le Télégramme* de Lille, journal catholique quoique patriote et de bon sens, M. Martin-Mamy rendait compte d'une réunion organisée par le parti démocrate populaire (soi-disant catholique).

Après les divagations démagogiques habituelles, la parole fut donnée à un contradicteur communiste, M. Florimond Bonte, dont le bref discours vaut d'être reproduit ici :

« Nous ne vous combattons pas. Vous nous êtes trop utiles. Si vous voulez savoir quelle besogne vous accomplissez, regardez-moi. Je sors de chez vous. Avant la guerre, j'étais un des vôtres. Depuis, je suis allé jusqu'à la conclusion logique des principes que vous m'avez enseignés. Grâce à vous, le communisme pénètre là où vous ne laisseriez pas entrer ses hommes : dans vos écoles, vos patronages, vos cercles d'études et vos syndicats. Donnez-vous donc beaucoup de peine. Tout ce que vous croirez faire pour votre démocratie cléricale, c'est pour la révolution communiste que vous le ferez. »

La leçon était bonne. Mais a-t-elle été retenue? C'est l'aberration théologique de croire qu'on peut servir Dieu contre l'humanité comme c'est l'aberration métaphysique de croire qu'on peut servir l'humanité contre sa propre patrie.

#### LA FRANCE DOLLAR, LE MONDE DOLLAR

D'un « Bulletin » de M. Albert Despaux, paru dans *l'Information* du 7 mai, ces précieuses indications :

« L'excédent des exportations des États-Unis sur leurs importations, qui, après s'être chiffré par 4 milliards de dollars en 1919, avait fléchi à 734 millions en 1922, à 288 millions en 1923, à 970 millions en 1924, à 683 millions en 1925 et 378 millions en 1926, tend de nouveau à grossir. L'excédent de la balance commerciale a été d'environ 200 millions de dollars pendant le premier trimestre de cette année. D'autre part, la balance des comptes des États-Unis va bénéficier, pendant quelque soixante ans, si les accords afférents au règlement des dettes de guerre sont rigoureusement exécutés, d'annuités dont le total s'élèvera rapidement jusqu'aux environs de 400 millions de dollars. représentant une masse globale de 22 milliards de dollars. Enfin le crédit de cette balance va être augmenté du produit des milliards de dollars placés à l'étranger, notamment en Europe, ces dernières années.

« Ainsi, les États-Unis paraissent devoir rester créditeurs de l'étranger et même être de plus en plus créditeurs, puisque, le remploi de leurs soldes créditeurs faisant boule de neige, le produit de leurs placements extérieurs s'accroîtra graduellement. Une telle situation tend à vouer le monde entier à l'expropriation lente par les États-Unis. Ceux-ci sont susceptibles de s'approprier, chaque année, un ou plusieurs milliards de dollars des richesses qui constituent le patrimoine héréditaire des nations étrangères.

« Il y a là une menace grave d'hégémonie qui ne disparaîtrait que si la balance des comptes des États-Unis pouvait s'équilibrer sans placements extérieurs. Mais, jusqu'ici, l'évolution paraît

s'effectuer plutôt en sens inverse. La note Churchill, relative aux dettes de guerre, a été accueillie à Washington par une fin de non-recevoir. D'autre part, le gouvernement américain cherche à accaparer de plus en plus les matières premières du monde, de façon à pouvoir les revendre à l'étranger à un prix élevé. Dans ce but, il s'efforce, en faisant cavalier seul, de ménager aux États-Unis une situation privilégiée en Chine, en même temps qu'il déforme la doctrine de Monroe, de façon à lui faire dire que l'Amérique tout entière est placée sous leur protectorat. Il s'arroge le droit d'intervenir dans les affaires intérieures des pays de l'Amérique latine, d'y exercer un contrôle politique et économique, appuyé par une occupation militaire, de sorte que pour défendre leur indépendance contre les offensives du pan-monroïsme, les États de l'Amérique latine viennent de constituer l'Union Centro-Sudamericana y Antillana, par abréviation *Uscaya*, en vue d'organiser éventuellement le boycottage des produits américains. »

C'est la superstition de l'or qui a suscité cette hégémonie absurde et catastrophique.

Bouffonnerie tragique. Tous ceux qui paraissent mener le train des choses sont aveuglés et en proie au délire. Un Poincaré, par exemple, ruine les Français par une fiscalité confiscatrice pour emplir les caisses du Trésor parlementaire et payer le tribut de la victoire aux Américains. On se le demande : Que veut Poincaré ? où va-t-il ? Comprend-il vraiment ce qu'il fait ? L'approbation irraisonnée des rentiers et la majorité parlementaire qu'il s'assure au jour le jour l'empêchent-elles d'apercevoir les terribles conséquences de ses habiletés parlementaires ?

Les Américains m'étonnent moins. On embarrasserait la plupart d'entre eux en leur demandant : « Qu'était ton père, le père de ton père, ton arrière grand-père, etc. ? » Ce sont les bâtards de la civilisation. Ils ont été grisés d'autant plus par une prospérité et une puissance inouïes qu'ils ne devaient pas à leurs seuls mérites et à leurs aptitudes. Ce sont des joueurs heureux, et,

comme ceux-ci, ils ont une propension incoercible à faire des sottises.

L'hégémonie cocasse à laquelle ils ont la folie de prétendre et que nous avons la stupidité de leur laisser prendre est désormais inévitable. Mais elle est aussi impossible. Je veux dire qu'elle ne pourra se maintenir. Car en se substituant brutalement à toute direction spirituelle, elle ne saurait en remplir l'office. L'impérialisme du dollar est nécessairement incohérent et anarchique. Il ne pourra que dissocier et donc désarmer l'Europe devant l'assaut furieux des multitudes asiatiques affamées, mais abondamment pourvues d'artillerie.

#### VERS LA FAMINE

Les résultats acquis au 1<sup>er</sup> mai des enquêtes faites dans les départements *par les fonctionnaires du ministère de l'Agriculture* donnent, au sujet des ensemencements les renseignements suivants : 5.368.970 hectares ont été ensemencés en blés contre 5.446.050 en 1926. Pour mémoire, la surface totale emblavée en 1913, sans les trois départements recouverts, atteignait 6.542.230 hectares.

709.940 hectares sont ensemencés en seigle ; cette culture occupait 857.370 hectares en 1925 et 1.175.710 hectares en 1913.

Les orges occupent 653.470 hectares contre 700.550 en 1925 et 760.205 en 1913. Les avoines diverses prennent 3.406.180 hectares contre 3.508.460 en 1925 et 3.979.270 en 1913.

Les surfaces ensemencées auraient donc, d'après ces chiffres, diminué de 283.870 *hectares* depuis l'an dernier et de 2.238.855 *hectares*, malgré le retour des trois départements de l'Est, depuis 1913.

Mais, tout récemment, un jeune littérateur diplomate, qui est sans doute aussi hermétiquement fermé le jour

que la nuit, bavait d'admiration en apprenant que les U. S. A. ont 22 millions d'autos en circulation.

CELA N'EMPÊCHERA POINT LES SENTIMENTS,  
NI LES AFFAIRES

Le gouvernement anglais a rompu — diplomatiquement — avec l'U. R. S. S. Ne nous frappons pas. *L'Information* faisait judicieusement remarquer à ce propos : « Les capitalistes anglais ne s'embarrassent point des scrupules ministériels... Ainsi les Anglais font du tapage diplomatique mais conquièrent tout doucement le marché russe ». Et l'U. R. S. S. est au fond super-démocratique, c'est-à-dire extrêmement sensible aux sollicitations ploutonomistes.

Cependant que leur gouvernement fracturait les coffres-forts de l'*Arcos*, les brasseurs d'affaires anglais octroyaient aux soviets des crédits de 30 millions de roubles (400 millions de francs) pour le pipeline Bakou-Batoum et de 20 millions de livres (2 milliards et demi de francs) pour « l'outillage industriel général », dont le principal article sera probablement des mitrailleuses.

On entend bien que les U. S. A. ne pouvaient se laisser dépasser en stupidité. Ils tiennent à garder le premier rang. Aussi financent-ils l'U. R. S. S. à coffres-forts ouverts, — notamment pour la construction de l'usine de Dnierprostroi qui sera une des plus grandes centrales électriques d'Europe.

C'est bien la phase ultime de la démence occidentale.

G. D.

---

## LES LIVRES QUI FONT PENSER

---

*La Philosophie de Hermann Keyserling*, par Maurice BOUCHER,  
un vol. in-16 de 284 p. (Rieder, éd.).

Il le faut reconnaître, l'Allemagne a une supériorité sur la France : le processus de la peste démocratique y est moins avancé. Elle a encore des réactions nationales, elle peut prendre des mesures d'intérêt général. C'est ainsi qu'elle a su manœuvrer utilement pour son rétablissement monétaire et s'amputer — non sans douleurs, certes — de l'excroissance parasitaire de ses classes moyennes. Alors que la France ne fait connaître à l'étranger qu'une littérature commerciale de pitreries extravagantes et de pornographie, l'Allemagne se préoccupe de répandre son « esprit ». Celui-ci est ce qu'il est ; mais c'est ce qu'elle a de meilleur.

Cela mérite quelque attention.

Hermann Keyserling, sans doute, ne changera pas la face du ciel spirituel. Tout ce qu'il y a de positif dans ses discours n'a rien de nouveau, et ce qui semble original ne laisse pas d'être confus, chimérique, faux et charlatanesque. L'École de la Sagesse de Darmstadt n'en a pas moins obtenu un grand succès, et cela projette quelque lumière sur cette énigme : Cependant qu'il prépare la revanche, à quoi rêve le Boche ?

M. Maurice Boucher a résumé ce que Keyserling a bien voulu exprimer d'une doctrine qu'il prétend indicible.

« Keyserling peut être considéré comme une sorte de mage moderne, et il fait songer à certains fondateurs de religion. » Ce n'est pas qu'en Allemagne que le charlatanisme réussit. Mais, ici, on va le voir, l'orgueil hypertrophié du Boche éclate.

« Si notre monde occidental doit être sauvé de l'absurde, il ne le sera que par une renaissance de la vie intérieure, par l'impulsion de ceux qui croiront en eux-mêmes et sentiront, dans leur



âme comme dans leur sang, l'énergie qui les possède et les dépasse. » C'est ainsi que « l'accent est posé non plus sur le *savoir*, mais sur le *comprendre...* »

« La Sagesse n'est pas une somme de pensées, mais un poids spécifique, elle est une forme de vie, une qualité d'âme, une attitude spirituelle, un sens de la responsabilité et surtout une puissance créatrice.

« Le *Logos*, pour employer le vocabulaire allemand contemporain, n'est qu'une illusion ou un exil, dès qu'il cesse d'être efficace. Il faut refaire l'union de la pensée et de la vie : le *Logos* est *spermatikos*, ou n'est rien...

« Le but de la philosophie doit donc être de créer une vie authentique en détruisant les mirages et en démasquant les faux problèmes. Il ne s'agit plus de découvrir un équilibre stable, ni de dévoiler le visage de la perfection. Aucun idéal ne dure s'il a revêtu une apparence de stabilité. Il ne peut demeurer que comme une tension constante, dirigée d'une certaine manière. Le seul péché contre l'Esprit est la paresse. Le Dieu de Vérité ne préexiste pas au delà des efforts qui tendent vers lui, il est un devenir contenu et se crée parmi nous, en nous, comme le Dieu de Hegel. Toute cristallisation, toute forme de définitif est un déchet que la vie rejette...

« Dès lors, un système philosophique ne prend de valeur que par l'esprit qui l'anime, le sens vivant qu'on y trouve ou qu'on lui donne. Il importe donc beaucoup moins d'exposer une doctrine que de réformer les intelligences et de les ouvrir aux réalités spirituelles. Les hommes doivent faire un retour sur eux-mêmes, apprendre quelle est la vertu des méditations, la qualité de leurs efforts et la malfaisance des aveuglements volontaires ou paresseux. Il leur faut remanier l'ordre intérieur, se créer une vision nouvelle et des organes nouveaux afin de voir et d'explorer une autre dimension de la vie...

« Keyserling, en somme, exige de nous un redressement de la conscience et de la pensée, une certaine attitude spirituelle où savoir et vivre se fondent, où l'intelligence ne reste plus spectatrice mais engage sa responsabilité et se mêle au destin : théorie et pratique deviennent inséparables, la vie supérieure est une. »

Comment Keyserling concilie cette théorie et la pratique, le

yoga indou et l'action occidentale, c'est ce qu'il ne dit pas ou confusément. J'entends bien qu'il demande « au philosophe de n'être plus un dialecticien, mais un mage ». Or un vrai philosophe n'est pas qu'un dialecticien et ce n'est jamais un prétendu théurge. La sagesse, c'est d'abord le bon sens et la sincérité.

D'après Keyserling, « le travail de rénovation spirituelle s'accomplira par la volonté de chacun, mais l'initié doit aussi se faire médiateur. Par son action personnelle et la contagion bien-faisante que tout être authentique porte autour de lui, le philosophe-mage prépare les voies et ouvre les cœurs ».

Il « demande avant tout que l'on veuille bien ouvrir son intelligence aux puissances de sympathie ». Car « réfléchir, c'est trop souvent arrêter la pénétration en nous d'une force spirituelle et l'empêcher de rayonner dans les profondeurs de la conscience ».

C'est ce que demandent tous les farceurs qui exploitent la crédulité, l'ignorance et les grossiers instincts des foules : escrocs, marchands d'orviétan, bateleurs, politicards, mages, thaumaturges et autres. Il est inutile et même nuisible d'être honnête, d'être vrai, d'être sage : avec la suggestion on peut tout. Cette « métaphilosophie » est, en bon français, le contraire de toute philosophie.

« C'est pour ainsi dire un effort vers une compréhension à la seconde puissance que Keyserling exige de ses adeptes. Il estime que comprendre ne peut se faire qu'en fonction d'un certain système de coordonnées qui définit une manière d'être du sujet. Si celui-ci parvient à modifier cette façon d'être qui est la sienne, il donnera un *sens* différent à ce qu'il aura déjà compris dans son état antérieur. Mais au lieu de tirer de là des conclusions pluralistes, il croit à l'homogénéité de tous ces niveaux de conscience et au passage progressif de l'un à l'autre, pour peu que l'on veuille observer l'hygiène de pensée et l'attitude qu'il requiert...

« Il importe donc avant tout de rendre aux hommes un sens qu'ils ont perdu : celui de la qualité...

« Dès que l'intelligence n'a plus été qu'une technique, un savoir, une habileté, elle a renoncé à l'être en faveur du connaître. Elle a tranché ses racines les plus vivaces et s'est trouvée extérieure à nous, dépouillée et flétrie. Keyserling nous demande de n'avoir plus la superstition de la quantité, la hantise de la per-

fection mécanique. Il nous convie à revenir vers le qualitatif et le spirituel. Mais il ne nous détourne pas de la vie. »

Tout cela est du métafouillis, comme dit un métafouilleur notable, et ne résiste pas à la moindre critique. Aussi, la consigne de l'École de la Sagesse est-elle de ne pas discuter.

« Le silence est, avec la sympathie, le prologue de la sagesse. Il est chargé de plus de fruits que les discours les plus judicieux, il fortifie et rend plus sain, car une vertu secrète l'habite. Après avoir appris à se taire et à écouter les voix intérieures, on devra dépouiller encore cette satisfaction de soi qui arrête l'effort par le sentiment constant de la réussite suffisante. »

Néanmoins, Keyserling parle et écrit. C'est imprudent mais indispensable. Aussi s'empresse-t-il d'annoncer que ce qu'il pense est beaucoup plus profond que ce qu'il dit ; car les mots ne sauraient exprimer la Sagesse. Soit ; mais on voudrait, à tout le moins, qu'on leur fasse rendre tout ce qu'ils peuvent donner. Cette précaution d'un auteur de plus de vingt volumes et d'une multitude d'articles est à recommander au romancier qui veut montrer un homme de génie et ne lui fait dire que ce qu'il a dans son propre cerveau, c'est-à-dire des niaiseries. Il n'y a qu'à le doter de « la force magique ». Ce sera plus facile. M. Maurice Boucher, après son clair exposé de la « métaphilosophie », conclut :

« Keyserling requiert donc à la fois le goût de la vie, l'art de penser et cette cohésion de toutes les puissances intérieures qu'il appelle la sagesse. On peut hésiter à le suivre dans certains de ses développements métaphysiques ; il est permis de trouver fragiles ou incomplets les fondements théoriques de sa doctrine. Mais, outre que la sagesse n'a nul besoin d'une théologie, on ne saurait lui donner tort quand il exige de nous un retour sur nous-mêmes et un renouveau de spiritualité. Sa critique de l'entendement et d'une culture où l'esprit, abdiquant peu à peu, s'est retiré de presque toutes les formes de la vie ; condamnation d'une humanité asservie au machinisme et pour laquelle le mot d'âme n'a plus de sens ; son exhortation à chercher l'attitude spirituelle qui convient plutôt que l'accroissement d'une habileté technique ; son effort pour développer en nous la capacité de comprendre et d'aimer ; sa réprobation pour la dialectique vaine qui peut tout remettre en cause et tout détruire parce qu'elle

n'entraîne pas dans son mouvement les profondeurs de la conscience ; en un mot, tout ce qui est essentiel à sa « morale » me paraît non seulement admissible, mais opportun, je voudrais même dire : nécessaire. »

On s'associerait volontiers à ce jugement si M. Maurice Boucher ne forçait pas un peu le sens de la « métaphilosophie » en la clarifiant.

Néanmoins, dans les extraits de l'œuvre de Keyserling qui sont donnés à la suite de cette magistrale introduction, tout n'est pas négligeable.

Il y a, par exemple, sur l'état psychologique de l'Orient et de l'Occident qui vont s'affronter tragiquement, des vues qui, n'étant pas nouvelles, valent néanmoins d'être mieux connues. Le chapitre sur l'Orient surtout est remarquable. Celui sur l'Occident est insuffisant et trop inspiré de la « sagesse » de Darmstadt.

Suivant Keyserling la caractéristique des deux civilisations, c'est : pour l'Orient, l'être, la contemplation, la vie intérieure ; pour l'Occident, le devenir, l'action, la vie extérieure. Chacune est lacunaire. Elles devront se compléter l'une par l'autre.

Mais la guerre mondiale fut « une liquidation gigantesque ». L'heure de la régénération approche. Et... c'est l'esprit allemand — il va sans dire — qui « exercera une sorte de médiation entre l'Occident et l'Orient », ce qui ne sera pas sans profits pour la méditative Germanie, berceau de l'École de la Sagesse.

Les aperçus politiques et économiques du nouveau Messie sont le plus souvent puérils ou incohérents. Mais ceci peut être retenu :

« Malgré la faillite visible du bolchévisme, malgré ses crimes et son absurdité évidente, Moscou devint une sorte de symbole de l'humanité idéale à laquelle les peuples ne peuvent s'empêcher de croire. Qu'on se l'avoue, qu'on y consente ou que l'on s'insurge, on sent plus ou moins confusément que la révolution russe a tenté d'affranchir les pauvres, d'abattre la puissance immorale de la richesse qui n'est que la richesse et de mettre fin à l'exploitation de l'homme par l'homme. C'est pourquoi on peut prédire avec certitude que jamais l'Entente ne vaincra le bolchévisme qui ne pourra périr que par lui-même. Il périra dès qu'il sera apparu aux yeux de tous qu'il n'était pas l'expression politique du contenu spirituel qu'on lui prêtait. Il n'a, comme toutes choses, que le prestige et la vertu d'un symbole : il tombera, tel

un vêtement qu'on enlève aussitôt que l'esprit l'aura dépouillé. »  
— « Tout idéal statique est condamné, qu'il s'appelle *paix perpétuelle, égalité de tous* ou de tout autre nom inventé par l'idéologie impuissante. »

Et ceci encore :

« Si notre organisme économique continue à se développer comme il l'a fait jusqu'ici, sans souci des valeurs spirituelles, si le droit subjectif pour lequel la propriété n'est pas une source de devoirs mais de jouissances reste la norme des dirigeants, si, en un mot, nous ne parvenons à élaborer qu'une ploutocratie plus puissante, il est sûr que nous courons à une révolution auprès de laquelle le bolchévisme d'aujourd'hui n'aura été qu'un jeu d'enfants. Malgré ses erreurs, qui ont pourtant causé les révolutions du passé, l'État gardait un certain prestige qu'il devait aux idées dont il était malgré tout encore imprégné. Il subsistait en lui un minimum de spiritualité car certaines idées continuaient à vivre en lui. Mais une ploutocratie matérialiste, comme celle qui menace de se constituer, n'offrirait plus rien de semblable. Aussi s'effondrerait-elle dans la révolte la plus impitoyable et la plus brutale que l'on ait jamais vue. »

On reconnaît là quelques aperçus de Comte. Mais le patriciat positiviste ne se compose pas seulement de chefs d'industrie. Il comprend également les banquiers et surtout les grands propriétaires fonciers. Si Comte avait pu prévoir le développement monstrueux, catastrophique qu'a pris l'industrialisation, il se fût opposé à tout ce qui pouvait l'aggraver. Keyserling ne voit pas que l'industrialisme à outrance, c'est, par la concurrence, la guerre ; par l'internationalisation qui prétend régler ces forces anarchiques, la révolution ; par la désertion des travaux agricoles, la famine. C'est aussi, d'ailleurs, en conséquence du stupide fétichisme de l'or, l'erreur commune de ce temps. Néanmoins, Keyserling fait remarquer que les U. S. A., effroyable foyer de cette démence exhaustive est présentement le plus grand péril qui menace la civilisation occidentale. Alors ?... Mais quand on est mage et fabricant de mages, on peut négliger la logique du bon sens.

En résumé, livre à lire, — non pour s'inspirer des charlatanesques niaiseries de l'École de la Sagesse, certes ; mais pour s'instruire d'un des aspects d'âme de nos prochains envahisseurs.

G. D.

*Veillot, Maurras et les éternels libéraux*, par HECTOR TALVART, un vol. de 80 p., 5 fr. (Éditions Rupella, La Rochelle).

Qu'est-ce qu'un « libéral » ? Car s'il y a le mot qui est beau, il y a la chose qui est ambiguë. Les libéraux sont de tous les partis, on pourrait dire qu'ils sont de toutes les classes. Le fonctionnaire est un libéral, qui se répète : « Surtout pas d'affaires pour moi ». Ce n'est donc pas celui qui recherche la liberté positive, car c'est surtout un négatif. Il n'a qu'un souci : ne pas se compromettre. Ce qui le domine, c'est l'horreur des responsabilités » et la frayeur de « vivre dangereusement ».

Mais rien ne vaut la définition de Jules Lemaître : « Le libéral est celui qui déplore sans cesse les effets dont il vénère sans arrêt les causes. » C'est le conservateur.

A lui s'applique également cette pensée de Louis Veillot que l'auteur a eu l'heureuse idée de mettre en épigraphe : « Certains esprits semblent faits pour l'erreur comme certains tempéraments pour la maladie. »

Ce sont les ennemis irréductibles de toutes les activités énergiques qui troublent leurs digestions. Voilà pourquoi, on les trouve actuellement contre Charles Maurras comme ils furent jadis contre Louis Veillot.

C'est le mérite de ce petit livre substantiel de les dénoncer.

G. D.

*La « Poésie » de M<sup>me</sup> de Noailles*, par LOUIS PITTION-ROSSILLON, une plaquette de 32 p., 5 fr. (Éd. des *Cahiers de l'époque*).

M. Louis Pittion-Rossillon n'aime pas la « poésie », les opinions, les attitudes ni les origines asiatiques de M<sup>me</sup> la comtesse Mathieu de Noailles. On ne saurait le lui reprocher. « Le vrai goût, a dit Comte, suppose un vif dégoût. » Mais les jeux de mots de cette vaticinatrice des salons ont-ils tant d'importance ?

Laissons donc M<sup>me</sup> de Noailles défaillir à ses frénésies :

... sur tous les chemins,  
Je défaillais de frénésie...

Cela n'est que ridicule.

Quant à ses « opinions » bolchévico-pacifistes, elles ne méritent aucune attention, puisqu'elles ne sont que de poses et hors de toute raison.

... la raison ne sert de rien pour vivre.

Et pour le reste, on peut être assuré que ce ne sont que sonneries (avec et sans cédille) de fanfares verbales.

G. D.

*Les Doutes d'un croyant*, par A. LABORIER-TRADENS, un vol, in-16 de 192 p., 10 fr. (Messein, éd.).

Au cours d'une critique serrée de l'Ancien et du Nouveau Testament, l'auteur énumère ses « doutes ». Mais ce n'est pas là un point de vue positif. Le « mysticisme rationnel » est une antilogie.

Mais voici qui est d'actualité : « Un nouveau théologisme, le modernisme, oppose à l'abus du symbolisme dans le théologisme officiel un symbolisme religioso-philosophique tendant à annihiler la substance et l'essence non seulement du christianisme en déduisant d'une exégèse radicale que Jésus n'aurait pas eu la conscience même de sa mission de Fils de Dieu et de rédempteur, que le Christ et la foi n'a rien du Christ de l'histoire et que l'Église est l'œuvre non de Jésus mais des Apôtres et des Pères, ce qui ne laisserait à la religion que l'aspect d'une mythologie dogmatique, mais encore de la spéculation humaine, en prétendant que nos facultés seraient inaptées à induire et à déduire l'existence des substances et les lois soit de la matière soit de l'esprit. L'impuissance du théologisme romain à obtenir l'abjuration des modernistes et par suite le maintien dans les rangs du clergé de pasteurs dont l'enseignement négatif et la dispensation de sacrements symboliques ébranlent la confiance des fidèles, sont faits pour suggérer ou que les bases de la foi ne seraient point aussi inébranlables qu'on l'assure, et que la discipline tout en réprochant « le rendez-vous de toutes les hérésies » sait avoir des tolérances inconcevables, ou que la condamnation du modernisme sans que les modernistes soient atteints ni soumis, vu qu'elle n'a pas revêtu la procédure régulière de l'infaillibilité, a été de dessein préconçu une manifestation de façade. »

G. D.

# TABLE DES MATIÈRES

Septième série. — 2<sup>m</sup>e volume.

## N° 10. — Juillet 1926.

	Pages.
L'anarchie légiférante .....	1
La monnaie fiscale (V et VI) .....	22
REVUE DES OPINIONS, DES FAITS ET DES IDÉES : La banqueroute frauduleuse des Compagnies de chemins de fer ; la grande victoire de la cavalerie de Saint-Georges ; sur l'empire yankee ; l'invasion ; parallèle ; l'anarchie dans l'armée ; les sports et l'intelligence ; colis en souffrance ; l'effet des lois .....	29
LES LIVRES QUI FONT PENSER : <i>Les fondements du droit</i> , par Louis LE FUR ; <i>Foi et science au moyen âge</i> , par Félix SARTIAUX ; <i>La liberté humaine</i> , par SCHELLING .....	42

## N° 11. — Septembre 1926.

L'inévitable débâcle .....	49
La monnaie fiscale (VII et VIII) .....	61
REVUE DES OPINIONS, DES FAITS ET DES IDÉES : Le veau d'or et la vache à lait ; autre notable conversion ; ce que la barbarie bolchévique fait des femmes et des enfants ; la presse ; les mystères de l'or ; la banqueroute frauduleuse des grandes Compagnies ; le Catoblépas fiscal ; les beautés du suffrage universel.	69
LES LIVRES QUI FONT PENSER : <i>La réforme agraire en Russie</i> , par A. DAUDÉ-BANCEL ; <i>Nietzsche</i> , par Jules DE GAULTIER ; <i>Au large!</i> par Joseph SERRE ; <i>L'évolution religieuse de l'humanité</i> , par Richard KREGLINGER ; <i>Rabelais, notre Maître</i> , par le Dr William NICATI, etc .....	79

## N° 12. — Novembre 1926.

L'oliganthropie française .....	89
<i>L'Action française</i> et l'Église .....	125



REVUE DES OPINIONS, DES FAITS ET DES IDÉES : L'alliance franco-allemande ; la bonne affaire ; toute la politique démocratique : faire voter, faire payer ; pour le pain quotidien.....	129
--	-----

N° 13. — Janvier 1927.

Le mythe de l'or et l'anarchie mondiale.....	137
L'oliganthropie française (II).....	152
REVUE DES OPINIONS, DES FAITS ET DES IDÉES : La banqueroute frauduleuse des grandes Compagnies ; la bêtise se paye ; les emprunts motivés ; mais l'on recommence... ; ratifions... ; l'inertie complice ; l'industrialisme en folie ; le grain qui lève.	155
LES LIVRES QUI FONT PENSER : <i>Un programme de restauration sociale</i> , par Jean RIVAIN ; <i>A moi-même</i> , par MARG-AURÈLE ; <i>La voix de Jérusalem</i> , par Israël ZANGWILL, etc.....	165

N° 14. — Mars 1927.

L'abdication.....	178
REVUE DES OPINIONS, DES FAITS ET DES IDÉES : L'oliganthropie française et la surpopulation mondiale ; ce n'est pas rien... ; le plus grand État de la plus grande civilisation ; régression ; littérature.....	198
LES LIVRES QUI FONT PENSER : <i>Gaulois, Germains, Latins</i> , par Charles MAURRAS ; <i>Le sanctuaire inconnu</i> , par Aimé PALLIÈRE.	205

N° 15. — Mai 1927.

Maurras et la loi des trois états.....	209
Le prolétariat dans le régime positif.....	220
REVUE DES OPINIONS, DES FAITS ET DES IDÉES : La terre qui meurt ; l'impérialisme de la bêtise ; leurs missionnaires ; et leurs femmes ; la dimension des « idées » au cinéma ; ce que sont devenus les arguments d'Arton et les armes de la cavalerie de Saint-Georges ; la « misère » de Berlin ; le pessimisme de Clemenceau ; concurrence déloyale.....	230
LES LIVRES QUI FONT PENSER : <i>La captivité de Napoléon III en Allemagne</i> , par Paul GUÉRIOT ; <i>Le vieil Utopiste</i> , par Jacques BAINVILLE ; <i>Le modernisme catholique</i> , par Ernesto BUONAIUTI ; <i>L'expérience de l'Alsace</i> , par Roger DUMON.....	238

	Pages.
Entr'acte .....	249
L'ultime phase de la démence occidentale .....	252
REVUE DES OPINIONS, DES FAITS ET DES IDÉES : Les travailleurs intellectuels; la monstrueuse insensibilité démocratique à l'expérience; l'évangélisme antinational, antisocial; les résultats de la démagogie cléricale; la France-dollar, le monde dollar; vers la famine; cela n'empêchera point les sentiments, ni les affaires .....	276
LES LIVRES QUI FONT PENSER : La philosophie de Hermann Keyserling, par Maurice BOUCHER; <i>Les doutes d'un croyant</i> , par A. LABORIER TRADENS, etc. ....	286

Cette publication est un recueil de notes critiques, d'aperçus immédiats, d'impressions, d'avertissements, en bref l'affirmation d'une pensée vivante qui n'a plus à se chercher. Les documents, les études, la méthode et la doctrine qui ont formé, systématisé le simple bon sens que nous appliquons ici sont exposés dans les **Œuvres complètes d'Auguste Comte, Pierre Laffitte et Georges Deherme**. (Librairie Émile Blanchard, 10, rue de la Sorbonne, Paris).

## PRINCIPAUX OUVRAGES DE GEORGES DEHERME

---

- L'Afrique occidentale française.** Action politique. — Action économique. — Action sociale. (Ouvrage couronné par l'Académie française et par la Société antiesclavagiste de France). — Un vol. in-8, 528 pages, 1908. (Bloud, éditeur)... 6 fr. »
- Auguste Comte et son œuvre : Le Positivisme.** Un vol. in-16, 128 pages, avec deux portraits hors texte, 1909. (Groupe Auguste-Comte)..... 2 fr. 50
- La Crise sociale.** Un vol. in-16, 380 pages, 1910, 3<sup>e</sup> édition. (Bloud, éditeur)..... 6 fr. »
- Croître ou disparaître.** La loi de Malthus. — La surpopulation. — Le néo-malthusisme. — La dépopulation française. — Ses facteurs. — Les expédients. — La solution positive. 1 vol. in-16, 270 pages, 1910. (Perrin, éditeur)..... 7 fr. 50
- Les Classes moyennes.** Étude sur le parasitisme social. Un vol. in-16, 320 pages, 1912. (Perrin, éditeur)..... 7 fr. 50
- Le Pouvoir social des femmes.** Un vol. in-16, 280 pages, 1914. (Perrin, éditeur)..... 7 fr. 50
- Penser pour agir.** Un vol. in-18 jésus de xvi-318 pages, 4<sup>e</sup> éd. 1919. (Bernard Grasset, éditeur)..... 7 fr. 50
- L'Argent et la richesse.** Un vol. in-18 jésus de viii-266 pages, 3<sup>e</sup> éd. 1919. (Bernard Grasset, éditeur)..... 7 fr. 50
- Le Nombre et l'Opinion publique.** Un vol. in-18 jésus de xv-260 pages, 4<sup>e</sup> éd. 1919. (Bernard Grasset, éditeur). . . 7 fr. 50
- Aux Jeunes Gens. Un maître : Auguste Comte Une direction : le positivisme.** Un vol. in-18 jésus de iv-150 pages, 1921. (Librairie Ém. Blanchard)..... 5 fr. »
- Le Positivisme dans l'action.** Un vol. in-16 de 400 pages. 1923. (Librairie Ém. Blanchard)..... 10 fr. »
- Pensées et Préceptes d'Auguste Comte.** Un vol. in-18 de xiv-268 pages, 5<sup>e</sup> éd., 1924. (Bernard Grasset, éditeur)... 7 fr. 50